

Au Fort en 1927

Nous avons reçu de notre camarade Jérôme MEDRANO (auquel nous souhaitons une excellente convalescence à la suite de l'intervention qu'il a subie) une photocopie d'un N° spécial, en excellent état de conservation, du FOR INTERIEUR édité le 25 juillet 1927, à l'occasion du PERE CENT de la classe 26. Nous espérons que les extraits que nous vous présentons ranimeront de vieux souvenirs.

P.S. : Des cartes reçues de Budapest nous ont rassurés sur son état de santé.

EDITION SPECIALE Lundi 25 juillet 1927.

LE FOR INTERIEUR

(Organe de sondages psychologiques - 73 postes en France et à l'Etranger)

Le Père Cent n'est plus !

Il est mort ce héros dont on compta les jours, Un temps inexorable en a tranché le cours. Par les chemins que rident les ornières, Pas à pas, le suivant jusqu'à l'heure dernière, Tous nous avons gardé dans ses moindres détails, Ainsi que des sujets peints sur des éventails, La claire vision des faits qui l'illustrent. Heureux ceux qui ont su et reçu l'art de traire La vache aux flasques flancs, dont le sein dégonflé Longtemps leur prodigua le goût de son Nestlé. Les voici, ce sont eux, le défilé s'avance En prenant dignement un air de circonstance. Les Effectifs, dont les bureaux sont au complet Entonnent de leur mieux le funèbre couplet. Les pas se sont rythmés et les voix se ripostent Célébrant de leur mieux le rivage qu'acCOSTES Le défunt, dont on vante à présent les vertus. Et puis dans le recueillement, quand tout s'est tu, Sur leurs dos AARONdis, six GAILLARDS le transportent : Et d'abord LAUGERETTE, en tête de l'escorte, VERRYSER, GINTZBURGER, GHIESMANS, RUMILLY, SCHWOB,

Les uns comme Crésus, les autres comme Job,
Car il en est venu des quatre coins du monde,
Voyageurs sur la terre ou passagers sur l'onde.
Des doges FLORENTINS, le front pâli, l'HERVIEUX,
Invoquent saint MARTIN, saint MICHEL et les Dieux.
Des hommes de MESTIER, des MARCHANDS et le reste
Se joignent au cortège et tous ULLMANNifestent
Leurs sentiments par des salamaleCOCHARDs.
Les humbles vont à pied simplement. Les richards
Ont monté leur Citron, leur RENAULT, leur DEBUIRE.
CHAIX est l'indicateur chargé de les conduire
Aux frais (comme la vérité qui sort DUPUIS)
De la Princesse. Un groupe, en devisant les suit,
LEBOULANGER, pétri d'émotion, sanglote
A la manière de Werther pleurant Charlotte.
BRUN, DAMOUGEOT, MARCEL, GRISOT, et De PUNIET
Et LOSIAUX qui s'enWOHL, le visage inquiet,

MORITZ, spécialisé dans les mises en bière,
Voyant le cheval faire un BECART en arrière
Redoute que CHARVAZ et s'empresse alors
De dissiper tout le désordre du décor.
Lentement le convoi se rend jusqu'à l'église,
Cependant qu'un rayon de soleil irise
Le vitrail. L'office commence original,
Mess colonel dite par le Cardinal
ANDRIEU de Bordeaux, que DENOYER assiste.
Enfin, pour chasser le cafard de ce jour triste,
On en vient au repas : des hors-d'oeuvre variés,
Par miracle un POISSON qui n'est pas avarié,
Des COURTECUISSÉS de CAILLETONS rôtis, sauce
Aux MOUSSERONS. Le pain fait des blés de la Beauce
Desserts, Grands Vins. - Chacun s'en retourne ravi.

(Compte-rendu signé de celui qui LEVY).

Mes débuts (impressions et souvenirs)

Clac...! La lourde porte vient de se fermer sur moi. Muni de ma valise et habillé en civil, j'ai l'impression que je rentre dans un monde nouveau qui m'effraye un peu. Happé dans un groupe, je passe sous les couloirs humides, et dans la salle de service, je suis transformé en N° matricule. Mon papier indicatif de chambre dans la main, je sors et d'un coup d'oeil, j'aperçois la coopérative militaire. Je ne devine pas très exactement ce que cela peut être, mais ça sent le vin blanc, et des soldats à l'allure affranchie, mangent à pleines dents du saucisson et du pain blanc. Ah ! que ces personnages nous regardent avec supériorité. Evidemment, ça doit être des anciens, me souffle mon voisin, un petit qui s'essaye à attraper mon pas, car bien qu'en civil, sous l'impulsion d'une force inconnue, nous marchons déjà en rang, et c'est un peu pour cela que nous sentons notre médiocrité sous le regard aigu et moqueur de nos aînés. Je me souviens toujours que l'un d'eux, à la face rosée, aux yeux quelque peu exacerbés par un système optique, nous lance des blagues qui dénotent le Parisien de première zone.

Nous montons encore des marches. Ici, tout ne consiste qu'à descendre et monter, et nous voilà dans une salle blanche. Derrière quatre tables, quatre bureaucrates, des anciens évidemment, qui se nous renvoient, comme ils feraient d'un ballon. Successivement nous déclinons nos qualités physiques, linguistiques et professionnelles ; je ne sais pas nager... et je sens bien quelle négligence est mienne de ne pouvoir maintenir mon individu dans un plan rectiligne et liquide. Il fallait voir LUBIN, visage clair et mine réjouie, dont les petits yeux bleus pétillaient de malice, tant ça l'amusait de faire le juge d'instruction. COSTES à la figure angulaire, avec son genre pasteur anglais;

AARON qui garde dans tous ses gestes une allure aristocratique et très noble dans sa nonchalance. Tous les trois se donnaient des indications sur notre compte, et sous leurs coups de plume, notre civilité, comme dirait Faguet, perdait les siennes.

Nous retraversons un couloir, immense, humide et froid. Voilà la cour principale. A toutes les fenêtres des têtes curieuses. Sur le balcon, un type méphis-toplélique fait de l'acrobatie. C'est DUPUIS qui, à la force des poignets et grâce à des jambes nerveuses, applique la théorie géométrique de la ligne droite pour descendre de sa chambre à la cuisine. C'est un concert de hurlements. Pauvres bleus! qu'est-ce qu'ils prennent ... Le clairon s'époumonne et semble vouloir provoquer l'explosion de ses zygomatiques, tant il désire faire vibrer nos tympans.

Soudain débouche d'un trou noir un autre personnage. Habillé d'un bourgeron jaune, la figure mal rasée, un carnet à la main, il emplit la cour entière d'ondes sonores, qui ajoutent encore à notre étonnement. C'est le cabot de semaine, l'homme puissant du jour. Son nom sonne comme une fanfare... MEDRANO. Tiens ce me semble, j'ai déjà entendu ce nom-là quelque part. Ah! oui... je me souviens ALLEZ TOUS RIRE AU CIRQUE MEDRANO. Métro, gares, panneaux-réclames, partout on peut lire ces mots fatidiques qui promettent pour 6, 7 et 12 F une détente de l'organisme. "Allez rire au cirque Médrano". Heureux d'avoir un homme aussi connu pour présider à mes débuts dans la vie de caserne, j'ai le pressentiment qu'enfin nous allons rire.

Oh! ça ne tarde pas, en effet. Comme je suis là, totalement abruti, je vois soudain le susdit Médrano bondir littéralement vers moi. Il n'y a aucun doute, je vais rire. - "Qu'est-ce que tu fais dans le civil ? -Moi, avocat. - Parfait, prends ce balai, fais les chiottes et au poil, n'est-ce-pas !" Comme je proteste de mon incapacité en ce genre de travail, auquel ne m'ont nullement préparé les Etablissements de l'Etat, Médrano me regarde de-côté, un oeil ouvert, l'autre sommeille et me lance à la figure : "Je ne veux pas le savoir !"

C'est ainsi que j'ai débuté dans la vie militaire.

"Je ne veux pas le savoir", belle formule en vérité, qui me sera certainement utile dans la vie civile, qui résume en cinq mots toute une philosophie et qui, en trente secondes, m'a fait irrémédiablement comprendre l'inanité des discussions et la futilité des débats contradictoires.

signé : XXX (SCHWOB Imp.-Gérant)